BRITANNICUS.

TRAGEDIE.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHEVREUSE.



ONSEIGNEUR,

Vous serez peut-estre estonné de voir vostre nom à la teste de cét Ouvrage. Et si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir,

je doute si je l'aurois obtenuë. Mais ce seroit estre en quelque sorte ingrat, que de cacher plus long-temps au monde les bontez dont vous m'avez toûjours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire, se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vostre? Non, MONSEIGNEUR, *il m'est trop avantageux que l'on sçache que mes Amis mesme ne vous sont pas indifferens, que vous prenez part à tous mes Ouvrages, & que vous m'avez procuré l'honneur de lire celuy-cy devant un Homme dont toutes les heures sont pretieuses. Vous fustes témoin avec quelle penetration d'esprit il jugea de l'œconomie de la Piece, & combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente Tragedie, est au de-là de tout ce que j'en ay pû concevoir. Ne craignez pas,* MONSEIGNEUR *que je m'engage plus avant, & que n'osant le loüer en face, je m'adresse à vous pour le loüer avec plus de liberté. Je sçay qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses loüanges. Et j'ose dire que cette mesme Modestie qui vous est commune avec luy n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre. La Moderation n'est qu'une vertu ordinaire, quand elle ne se rencontre qu'avec des qualitez ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualitez & du cœur & de l'esprit, qu'avec un jugement qui ce semble*

ne devroit estre le fruit que de l'experience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne sçauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenuë que tout le monde admire en vous; C'est sans doute une vertu rare en un siecle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente puis que je n'ay pû y resister dans une Lettre, où je n'avois autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur

RACINE.



PREFACE.



E tous les ouvrages que j'ay donnez au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissemens ny plus de censeurs que celuy-cy. Quelque soin que j'aye pris pour travailler cette Tragedie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcez de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'ayent faite, point de critique dont ils ne se soient avisez. Il y en a qui ont pris mesme le party de Neron contre moy. Ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moy je croyois que le nom seul de Neron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-estre qu'ils raffinent sur son Histoire, & veulent dire qu'il estoit honneste homme dans ses premieres années. Il ne faut qu'avoir lû Tacite, pour sçavoir que s'il a esté quelque temps un bon Empereur, il a toûjours esté un tres-méchant homme. Il ne s'agit point dans ma Tragedie des affaires du dehors. Neron est icy dans son

particulier & dans sa famille. Et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages, qui pourroient bien aisement leur prouver que je n'ay point de reparation à luy faire.

D'autres ont dit au contraire que je l'avois fait trop bon. J'avouë que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Neron. Je l'ay toûjours regardé comme un monstre. Mais c'est icy un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu a Rome. Il n'a pas tué sa Mere, sa Femme, ses Gouverneurs. A cela prés il me semble qu'il luy échappe assez de cruautez, pour empêcher que personne ne le méconnoisse.

Quelques-uns ont pris l'interest de Narcisse, & se sont plaints que j'en eusse fait un tres-méchant homme & le confident de Neron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. Neron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cét Affranchy avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince encore cachez. *Cujus abditis adhuc vitijs mirè congruebat.*

Les autres se sont scandalisez que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le Heros d'une Tragedie. Je leur ay declaré dans la Preface d'Andromaque les sentimens d'Aristote sur le Heros de la Tragedie,

& que bien loin d'estre parfait, il faut toûjours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur diray encore icy qu'un jeune Prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise & beaucoup de credulité, qualitez ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé tres-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce Prince n'entroit que dans sa quinziéme année lors qu'il mourut. On le fait vivre luy & Narcisse deux ans plus qu'ils n'ont vêcu. Je n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'avoit esté faite avec chaleur par un homme, qui s'est donné la liberté de faire regner vingt ans un Empereur qui n'en a regné que huit : quoy que ce changement soit bien plus considerable dans la Chronologie, ou l'on suppute les temps par les années des Empereurs.

Junie ne manque pas non plus de Censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette nommée Junia Silana, j'en ay fait une jeune Fille tres-sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Emilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace ? Mais j'ay à leur dire que s'ils avoient bien lû l'Histoire, ils y auroient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Augus-

te, Sœur de Silanus à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie estoit jeune, belle, & comme dit Seneque, *festivissima omnium puellarum.* Elle aimoit tendrement son Frere, *& leurs ennemis*, dit Tacite, *les accuserent tous deux d'inceste, quoy qu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscretion.* Si je la represente plus retenuë qu'elle n'étoit, je n'ay pas ouy dire qu'il nous fust défendu de rectifier les mœurs d'un Personnage, sur tout lors qu'il n'est pas connu.

L'on trouve estrange qu'elle paroisse sur le Theatre, apres la mort de Britannicus. Certainement la delicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchans qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent-ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir. Un autre l'auroit pû raconter pour elle. Ils ne sçavent pas qu'une des regles du Theatre est de ne mettre en recit que les choses qui ne se peuvent passer en action; Et que tous les Anciens font venir souvent sur la Scene des Acteurs, qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, & qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes Censeurs. La Piece est finie au recit de la mort de Britannicus, & l'on ne devroit point écouter le reste.

On l'écoute pourtant, & même avec autant d'attention qu'aucune fin de Tragedie. Pour moy j'ay toûjours compris que la Tragedie estant l'imitation d'une action complete, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sçache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque par tout. C'est ainsi que dans l'Antigone il employe autant de vers à representer la fureur d'Hemon & la punition de Creon apres la mort de cette Princesse, que j'en ay employez aux imprecations d'Agrippine, à la retraitte de Junie, à la punition de Narcisse, & au desespoir de Neron, apres la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des Juges si difficiles? La chose seroit aisée pour peu qu'on voulust trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jetter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matiere, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, & qui s'avancant par degrez vers sa fin, n'est soûtenuë que par les interests, les sentimens, & les passions des Personnages, il faudroit remplir cette mesme action de quantité d'incidens qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de theatre d'autant plus

ſurprenans qu'ils ſeroient moins vray-ſemblables, d'une infinité de declamations où l'on feroit dire aux Acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit par exemple repreſenter quelque Heros yvre, qui ſe voudroit faire haïr de ſa Maiſtreſſe de gayeté de cœur, un Lacedemonien grand parleur, un Conquerant qui ne debiteroit que des maximes d'amour, une Femme qui donneroit des leçons de fierté à des Conquerans. Voilà ſans doute dequoy faire récrier tous ces Meſſieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens ſages auſquels je m'efforce de plaire? De quel front oſerois-je me monſtrer, pour ainſi dire, aux yeux de ces grands Hommes de l'antiquité que j'ay choiſis pour modelles? Car, pour me ſervir de la penſée d'un Ancien, voilà les veritables ſpectateurs que nous devons nous propoſer, & nous devons ſans ceſſe nous demander: Que diroient Homere & Virgile s'ils liſoient ces vers? Que diroit Sophocle s'il voyoit repreſenter cette Scene? Quoy qu'il en ſoit je n'ay point pretendu empêcher qu'on ne parlaſt contre mes Ouvrages. Je l'aurois pretendu inutilement. *Quid de te alij loquantur ipſi videant*, dit Ciceron, *ſed loquentur tamen.*

Je prie ſeulement le Lecteur de me pardonner cette petite Preface que j'ay faite pour luy

rendre raison de ma Tragedie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je voy que Terence même semble n'avoir fait des Prologues, que pour se justifier contre les critiques d'un vieux Poëte mal intentionné, *malevoli veteris Poëtæ*, & qui venoit briguer des voix contre luy jusqu'aux heures où l'on representoit ses Comedies.

Occœpta est agi:
Exclamat, &c.

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux Spectateurs pourra estre remarqué par les Lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où, selon Aulugelle, on ne recevoit personne au dessous de six ans, ny au dessus de dix. Mais le Peuple prend icy Junie sous sa protection & j'ay crû qu'en consideration de sa naissance, de sa vertu, & de son mal-heur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix, comme il a dispensé de l'âge pour le Consulat, tant de grands Hommes qui avoient merité ce privilege.

Enfin je suis tres-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurois d'autre party à prendre que celuy d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le

mal-heur d'un homme qui travaille pour le Public. Ceux qui voyent le mieux nos defauts, ſont ceux qui les diſſimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplû, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaiſir. Il n'y a rien au contraire de plus injuſte qu'un ignorant. Il croit toûjours que l'admiration eſt le partage des gens qui ne ſçavent rien. Il condamne toute une Piece pour une Scene qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatans pour faire croire qu'il a de l'eſprit. Et pour peu que nous reſiſtions à ſes ſentimens, il nous traite de preſomptueux qui ne veulent croire perſonne, & ne ſonge pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaiſe, que nous n'en tirons d'une aſſez bonne piece de theatre.

Homine imperito numquam quidquam injuſtius.





EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy en datte du ſeptiéme Janvier 1670. ſigné DALENCE' il eſt permis au Sieur Racine de faire imprimer, vendre & debiter par tel Libraire ou Imprimeur qu'il aura choiſi, une Piece de Theatre par luy composée, intitulée *Britannicus. Tragedie*: & ce pendant le temps & eſpace de cinq années, avec déſenſe à toutes perſonnes de quelque qualité ou condition qu'elles ſoient, d'en vendre ny debiter aucun exemplaire, que de ceux qui auront eſté imprimez de ſon conſentement, à peine de confiſcation des exemplaires & autres peines portées par ledit Privilege.

Ledit Sieur Racine a cedé le droit dudit Privilege à Denys Thierry & à claude Barbin, pour en joüir ſuivant le contenu en iceluy.

Regiſtré ſur le Livre des Marchands Librai-

res & Imprimeurs de Paris, ſuivant & conformement à l'Arreſt du Parlement de Paris du huitiéme Avril 1653. & celuy du Conſeil Privé du Roy, du 27. Février 1665. *Signé* A. SOUBRON *Scyndic.*





ACTEVRS.

NERON	Empereur, fils d'Agrippine
BRITANNICUS,	Fils de l'Empereur Claudius.
AGRIPPINE	Veuve de Domitius Enobarbus pere de Neron, & en ſecondes noces Veuve de l'Empereur Claudius
JUNIE	Amante de Britannicus
BURRHUS	Gouverneur de Neron
NARCISSE	Gouverneur de Britannicus
ALBINE	Confidente d'Agrippine.
GARDES	

La Scene eſt à Rome, dans une chambre du Palais de Neron.

BRITANNICUS.



BRITANNICUS.
TRAGEDIE.



ACTE I.
SCENE PREMIERE.
AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.


QUOY ? tandis que Neron s'abandonne au sommeil
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le Palais sans suite & sans escorte
La mere de Cesar veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans vostre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre icy. Les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.

Tout ce que j'ay prédit n'est que trop assuré
Contre Britannicus Neron s'est declaré.
L'impatient Neron cesse de se contraindre,
Las de se faire aimer il veut se faire craindre.
Britannicus le gesne, Albine, & chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoy? vous à qui Neron doit le jour qu'il respire?
Qui l'avez appellé de si loin à l'Empire?
Vous qui desheritant le fils de Claudius
Avez nommé Cesar l'heureux Domitius?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.
Tout, s'il est genereux luy, prescrit cette loy.
Mais tout, s'il est ingrat, luy parle contre moy.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame! Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une ame trop instruite.
Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?
Rome depuis trois ans par ses soins gouvernée
Au temps de ses Consuls croit estre retournée,
Il la gouverne en pere. Enfin Neron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non non, mon interest ne me rend point injuste:
Il commence, il est vray, par où finit Auguste.
Mais crain, que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain. Je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste, & sauvage.

Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nerons, qu'il puisa dans mon flanc.
Toûjours la tyrannie a d'heureuses prémices.
De Rome pour un temps Caius fut les délices,
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe apres tout, que Neron plus fidele
D'une longue vertu laisse un jour le modele?
Ay-je mis dans sa main le Timon de l'Estat
Pour le conduire au gré du Peuple & du Senat?
Ah! Que de la Patrie il soit s'il veut le Pere.
Mais qu'il songe un peu plus, qu'Agrippine est sa mere.
De quel nom cependant pouvons nous appeller
L'attentat que le jour vient de nous reveler?
Il sçait, car leur amour ne peut estre ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée.
Et ce mesme Neron que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
Ou plûtost n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appuy que je leur ay presté?

ALBINE.

Vous leur appuy, Madame?

AGRIPPINE.

Arreste, chere Albine,
Je sçay, que j'ay moy seule avancé leur ruine,
Que du Trône, où le sang l'a dû faire monter
Britannicus par moy s'est veu précipiter.
Par moy seule éloigné de l'Hymen d'Octavie
Le frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avoit jetté les yeux,
Et qui contoit Auguste au rang de ses ayeux.

Neron joüit de tout, & moy pour recompense
Il faut qu'entre eux & luy je tienne la balance,
Afin que quelque jour par une mesme loy
Britannicus la tienne entre mon fils & moy.

ALBINE.

Quel dessein!

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempeste.
Neron m'échappera si ce frein ne l'arreste.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bien-tost, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous allarme peut-estre.
Mais si Neron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changemẽt ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre Cesar & vous.
Quelques titres nouveaux que Rome luy défere,
Neron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mere.
Sa prodigue amitié ne se reserve rien.
Vostre nom est dans Rome aussi Saint que le sien.
A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste vostre ayeul honora moins Livie.
Neron devant sa mere a permis le premier
Qu'on portast les faisceaux couronnez de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, & plus de confiance.
Tous ses présens, Albine, irritent mon dépit.
Je voy mes honneurs croistre, & tõber mon credit.
Non non, le tẽps n'est plus que Neron jeune encore
Me renvoyoit les vœux d'une Cour, qui l'adore,

Lors qu'il se reposoit sur moy de tout l'Estat,
Que mon ordre au Palais assembloit le Senat,
Et que derriere un voile, invisible, & présente
J'étois de ce grand Corps l'Ame toute puissante.
Des volontez de Rome alors mal assuré
Neron de sa grandeur n'étoit point enyvré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma memoire,
Où Neron fut luy-mesme ébloüy de sa gloire,
Quand les Ambassadeurs de tant de Rois divers
Vinrent le reconnoistre au nom de l'Univers.
Sur son Trône avec luy j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conseil prépara ma disgrace.
Quoy qu'il en soit, Neron d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclatter son dépit.
Mon cœur même en conçût un malheureux augure.
L'Ingrat d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance, & courant m'embrasser
Il m'écarta du Trône où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste, & l'on n'implore plus
Que le nom de Seneque, & l'appuy de Burrhus.

ALBINE.

Ah! si de ce soupçon vostre ame est prévenuë,
Pourquoy nourrissez-vous le venin qui vous tuë?
Allez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

Cesar ne me voit plus, Albine, sans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audiance.
Sa réponse est dictée, & mesme son silence.
Je voy deux surveillans, ses Maistres, & les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivray d'autant plus qu'il m'évite.
De son desordre, Albine, il faut que je profite.

J'entens du bruit, on ouvre, allons subitement
Luy demander raison de cét enlevement.
Surprenons, s'il se peut les secrets de son ame.
Mais quoy? Déja Burrhus sort de chez luy?



SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'Empereur j'allois vous informer
D'un ordre, qui d'abord a pû vous allarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont Cesar a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

Cesar pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déja par une porte au public moins connuë,
L'un & l'autre Consul vous avoient prevenuë,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprés...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de cõtrainte
L'un& l'autre une fois nous nous parliõs sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toûjours trop d'horreur,

AGRIPPINE.

Pretendez vous long-temps me cacher l'Empereur?
Ne le verray-je plus qu'à titre d'importune ?
Ay-je donc élevé si haut vostre fortune
Pour mettre une barriere entre mon fils & moy ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foy ?
Entre Seneque & vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plûtost de sa memoire ?
Vous l'ay-je confié pour en faire un ingrat ?
Pour estre sous son nom les Maistres de l'Estat ?
Certes plus je medite, & moins je me figure
Que vous m'osiez conter pour vostre Creature;
Vous, dont j'ay pû laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque Legion,
Et moy qui sur le Trône ay suivy mes Ancestres,
Moy fille, femme, sœur, & mere de vos Maistres.
Que pretendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois ?
Neron n'est plus enfant. N'est-il pas têps qu'il regne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?
Ne sçauroit-il rien voir, qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux ?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste, ou de Tibere.
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon pere.
Parmy tant de Heros je n'ose me placer.
Mais il est des vertus que je luy puis tracer.
Je puis l'instruire au moins, combien sa confidence
Entre un sujet & luy doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion
Que d'excuser Cesar d'une seule action.
Mais puisque sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,

Je répondray, Madame, avec la liberté
D'un Soldat, qui sçait mal farder la verité.
Vous m'avez de Cesar confié la jeunesse,
Je l'avouë, & je doy m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
D'en faire un Empereur, qui ne sceût qu'obeïr?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus vostre fils. C'est le Maistre du monde.
J'en doy compte, Madame, à l'Empire Romain
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le faloit instruire,
N'avoit-on que Seneque, & moy pour le seduire?
Pourquoy de sa conduite éloigner les Flateurs?
Faloit-il dans l'exil chercher des Corrupteurs?
La Cour de Claudius en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit en eût presenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir,
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoy vous plaignez-vous, Madame? On vous revere.
Ainsi que par Cesar on jure par sa Mere.
L'Empereur, il est vray, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, & grossir vostre Cour.
Mais le doit-il, Madame? Et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toûjours humble, toûjours le timide Neron
N'ose-il estre Auguste, & Cesar que de nom?
Vous le diray-je enfin? Rome le justifie.
Rome à trois Affranchis si long-temps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Neron compte sa liberté.
Que dis-je? La Vertu semble mesme renaistre.
Tout l'Empire n'est plus la dépoüille d'un Maître.

Le Peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats;
Cesar nomme les Chefs sur la foy des Soldats.
Thraseas au Senat, Corbulon dans l'Armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les Deserts autrefois peuplez de Senateurs
Ne sont plus habitez que par leurs Delateurs.
Qu'importe que Cesar continuë à nous croire,
Pourvû que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire?
Pourvû que dans le cours d'un regne florissant
Rome soit toûjours libre, & Cesar tout puissant?
Mais, Madame, Neron suffit ponr se conduire.
J'obeïs, sans pretendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses Ayeux sans doute il n'a qu'à se regler.
Pour bien faire, Neron n'a qu'à se ressembler;
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Rameinent tous les ans ses premieres années!

AGRIPPINE.

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer
Vous croyez que sans vous Neron va s'égarer.
Mais vous, qui jusqu'icy content de vôtre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous, pourquoy devenu ravisseur
Neron de Silanus fait enlever la Sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de nos Ayeux, qui brille dans Junie?
De quoy l'accuse-t-il? Et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Estat?
Elle, qui sans orgueil jusqu'à lors élevée,
N'auroit point vû Neron, s'il ne l'eust enlevée,
Et qui mesme auroit mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais.

BURRHUS.

Je sçay que d'aucun crime elle n'est soupçonnée,
Mais jusqu'icy Cesar ne l'a point condamnée,

Madame. Aucun objet ne blesse icy ses yeux.
Elle est dans un Palais tout plein de ses Ayeux.
Vous sçavez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son Espoux faire un Prince rebelle,
Que le sang de Cesar ne se doit allier
Qu'à ceux à qui Cesar le veut bien confier,
Et vous mesme avoüerez qu'il ne seroit pas juste,
Qu'on disposast sans luy de la Niece d'Auguste.

AGRIPPINE.

Je vous entens. Neron m'apprend par vostre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain pour détourner ses yeux de sa misere,
J'ay flaté son amour d'un Hymen qu'il espere,
A ma confusion Neron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée,
Il veut par cét affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'Univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils & l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore luy dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son Empire,
Et qu'en me reduisant à la necessité
D'éprouver contre luy ma foible autorité,
Il expose la sienne, & que dans la balance
Mon nom peut-estre aura plus de poids qu'il ne pése.

BURRHUS.

Quoy Madame? Toûjours soupçonner son respect?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect?
L'Empereur vous croit-il du party de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il reünie?
Quoy de vos ennemis devenez-vous l'appuy
Pour trouver un pretexte à vous plaindre de luy?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toûjours preste à partager l'Empire?

Vous craindrez-vous sans cesse, & vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens?
Ah! Quittez d'un Censeur la triste diligence.
D'une Mere facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

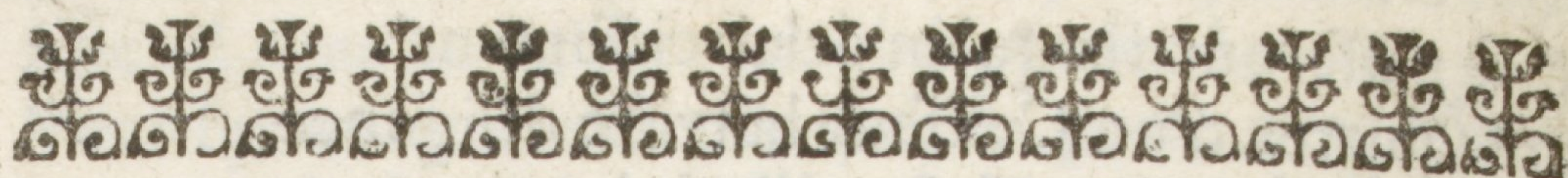
AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appuy d'Agrippine
Lors que Neron luy mesme annonce sa ruine?
Lors que de sa presence il semble me bannir?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je voy bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, & toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voicy Britannicus. Je luy cede ma place.
Je vous laisse écouter, & plaindre sa disgrace,
Et peut-estre, Madame, en accuser les soins
De ceux, que l'Empereur a consultez le moins.





SCENE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

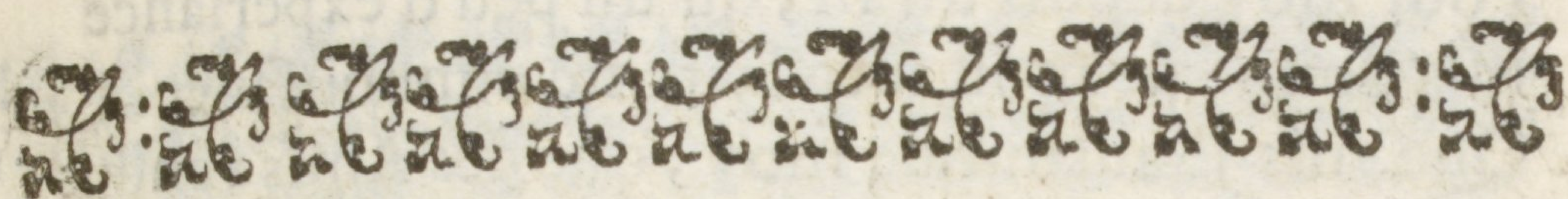
[quiete
AH Prince ! où courez-vous ? Quelle ardeur in-
Parmy vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah Dieux !
Tout ce que j'ay perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux Soldats Junie environnée
S'est veuë en ce Palais indignement traisnée.
Helas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront esté surpris !
Enfin on me l'enleve. Une loy trop severe
Va separer deux cœurs, qu'assembloit leur misere.
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs
Nous nous aidiõs l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.
Mes plaintes ont déja precedé vos murmures.
Mais je ne pretens pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole, & m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moy chez Pallas, où je vais vous attendre.



SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

LA croiray-je, Narcisse ? Et dois-je sur sa foy
La prendre pour arbitre entre son fils & moy ?
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette mesme Agrippine,
Que mon Pere épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours
Trop lents pour ses desseins precipité le cours ?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.
A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins. Liez vos interests.
Ce Palais retentit en vain de vos regrets.
Tant que l'on vous verra d'une voix suppliante,
Semer icy la plainte, & non pas l'épouvante,
Que vos ressentimens se perdrõt en discours, [jours.
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toû-

BRITANNICUS.

Ah, Narcisse ! Tu sçais si de la servitude
Je pretens faire encore une longue habitude.
Tu sçais si pour jamais de ma chûte étonné
Je renonce aux grandeurs, où j'étois destiné.
Mais je suis seul encor. Les amis de mon Pere
Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misere.
Et ma jeunesse mesme éloigne loin de moy
Tous ceux qui dans le cœur me reservent leur foy.

Pour moy depuis un an, qu'un peu d'experiance
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moy, que des Amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus?
Qui choisis par Neron pour ce commerce infame
Trafiquent avec luy des secrets de mon ame? [jours.
Quoy qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les
Il prevoit mes desseins, il entend mes discours.
Comme toy dans mon cœur il sçait ce qui se passe.
Que t'en semble Narcisse?

NARCISSE.

Ah! Quelle ame assez basse...
C'est à vous de choisir des Confidens discrets,
Seigneur, & de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vray. Mais cette défiance
Est toûjours d'un grand cœur la derniere science,
On le trompe long-temps. Mais enfin je te croy.
Ou plûtost je fay vœu de ne croire que toy.
Mon Pere, il m'en souvient, m'assura de ton zele.
Seul de ses Affranchis tu m'es toûjours fidelle.
Tes yeux sur ma conduite incessamment ouverts
M'ont sauvé jusqu'icy de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos Amis excité le courage.
Examine leurs yeux. Observe leurs discours.
Voy si j'en puis attendre un fidelle secours.
Sur tout dans ce Palais remarque avec adresse
Avec quel soin Neron fait garder la Princesse.
Sache si du peril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Neron je vais trouver la mere
Chez Pallas comme toy l'Affranchy de mon pere.
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, & s'il se peut
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

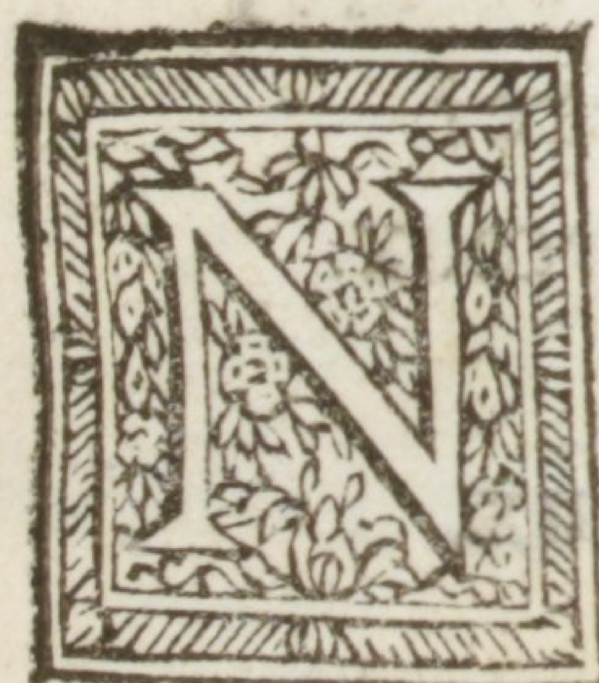


ACTE II.

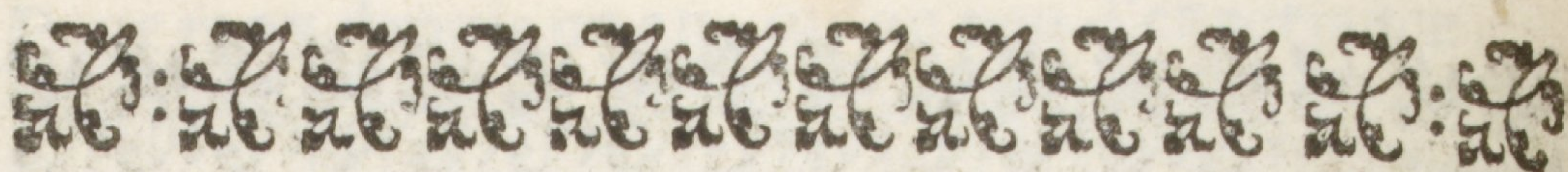
SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE, *Gardes*.

NERON.



N'EN doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,
C'est ma Mere, & je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne pretens plus ignorer ny souffrir
Le Ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma Mere;
Il seduit chaque jour Britannicus mon Frere.
Ils l'écoutent luy seul, & qui suivroit leurs pas
Les trouveroit peut-estre assemblez chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la derniere fois qu'il s'éloigne, qu'il parte,
Je le veux, je l'ordonne; & que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma Cour.
Allez, cét ordre importe au salut de l'Empire.
Vous Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.



SCENE II.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

GRaces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos [mains
Vous aſſure aujourd'huy du reſte des Romains.
Vos Ennemis déchûs de leur vaine eſperance
Sont allez chez Pallas pleurer leur impuiſſance.
Mais que vois-je ? Vous meſme inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paroiſſez conſterné.
Que preſage à mes yeux cette triſteſſe obſcure,
Et ces ſombres regards errans à l'avanture ?
Tout vous rit. La Fortune obeït à vos vœux.

NERON.

Narciſſe c'en eſt fait. Neron eſt amoureux.

NARCISSE.

Vous ?

NERON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie,
J'aime (que dis-je aimer ?) j'idolatre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

NERON.

Excité d'un deſir curieux
Cette nuit je l'ay veuë arriver en ces lieux,
Triſte, levant au Ciel ſes yeux moüillez de larmes,
Qui brilloiēt au travers des flambeaux & des armes,
Belle,

Belle, sans ornement, dans le simple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu ? Je ne sçay si cette negligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris, & le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
Quoy qu'il en soit, ravy d'une si belle veuë,
J'ay voulu luy parler & ma voix s'est perduë:
Immobile, saisi d'un long estonnement
Je l'ay laissé passer dans son appartement.
J'ay passé dans le mien. C'est là que solitaire
De son image en vain j'ay voulu me distraire.
Trop presente à mes yeux je croyois luy parler.
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je luy demandois grace;
J'employois les soûpirs, & mesme la menasse.
Voilà comme occupé de mon nouvel amour
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-estre une trop belle image.
Elle m'est apparuë avec trop d'avantage,
Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE.

Quoy, Seigneur, croira-t-on
Qu'elle ait pû si long-temps se cacher à Neron?

NERON.

Tu le sçais bien, Narcisse. Et soit que sa colere
M'imputast le mal-heur qui luy ravit son Frere,
Soit que son cœur jaloux d'une austere fierté
Enviast à nos yeux sa naissante beauté,
Fidelle à sa douleur, & dans l'ombre enfermée
Elle se déroboit même à sa Renommée.
Et c'est cette vertu si nouvelle à la Cour
Dont la perseverance irrite mon amour.



Quoy Narcisse? Tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honnore & ne rende plus vaine,
Qui dés qu'à ses regards elle ose se fier
Sur le cœur de Cesar ne les vienne essayer :
Seule dans son Palais la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, & ne daigne pas peut-estre s'informer
Si Cesar est aimable, ou bien s'il sçait aimer ?
Dy moy, Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoy s'il l'aime,
Seigneur ?

NERON.

Si jeune encor se connoist-il luy même ?
D'un regard enchanteur connoist-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toûjours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes
Ses yeux sont déja faits à l'usage des larmes.
A ses moindres desirs il sçait s'accommoder.
Et peut-estre déja sçait-il persuader.

NERON.

Que dis-tu ? sur son cœur il auroit quelque empire?

NARCISSE.

Je ne sçay. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ay veû quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'ũ courroux qu'il cachoit à vos yeux,
D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de vostre grandeur, & de sa servitude,
Entre l'impatience & la crainte flottant ;
Il alloit voir Junie, & revenoit contant,

NERON.

D'autant plus malheureux qu'il aura ſcû luy plaire ,
Narciſſe, il doit plûtoſt ſouhaitter ſa colere.
Neron impunément ne ſera pas jaloux,

NARCISSE.

Vous? Et de quoy , Seigneur vous inquietez-vous ?
Junie a pû le plaindre & partager ſes peines ,
Elle n'a veu couler de larmes que les ſiennes.
Mais aujourd'huy , Seigneur , que ſes yeux deſſillez
Regardant de plus prés l'éclat dont vous brillez ,
Verront autour de vous les Rois ſans diadéme ,
Inconnus dans la foule , & ſon Amant luy-même ;
Attachez ſur vos yeux s'honnorer d'un regard
Que vous aurez ſur eux fait tomber au hazard ;
Quand elle vous verra de ce degré de gloire,
Venir en ſoûpirant avoüer ſa victoire ,
Maiſtre n'en doutez point, d'un cœur déja charmé
Commandez qu'on vous aime , & vous ſerez aimé.

NERON.

A combien de chagrins il faut que je m'appreſte !
Que d'importunitez !

NARCISSE.

Quoy donc ? Qui vous arreſte ,
Seigneur?

NERON.

Tout. Octavie , Agrippine , Burrhus ;
Seneque , Rome entiere , & trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reſte de tendreſſe
M'attache à ſon hymen , & plaigne ſa jeuneſſe.
Mes yeux depuis long-temps fatiguez de ſes ſoins ,
Rarement de ſes pleurs daignent eſtre témoins.
Trop heureux ſi bien-toſt la faveur d'un divorce ,
Me ſoulageoit d'un ioug qu'on m'impoſa par force.

Le Ciel même en secret semble la condamner.
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner.
Les Dieux ne mõtrent point que sa vertu les touche:
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche.
L'Empire vainement demande un heritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la repudier?
L'Empire, vostre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste vostre ayeul soûpiroit pour Livie,
Par un double divorce ils s'unirent tous deux,
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibere, que l'Hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux repudier sa Fille.
Vous seul jusques icy contraire à vos desirs
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NERON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déja se l'imagine,
Qui m'ameine Octavie, & d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long recit de mes ingratitudes.
De quel front soûtenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE.

N'estes vous pas, Seigneur, vostre Maistre, & le sien?
Vous verrons-nous toûjours trẽbler sous sa Tutelle?
Vivez, regnez pour vous. C'est trop regner pour Elle.
Craignez-vous? Mais, Seigneur, vous ne la craignez
pas.
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous sçavez qu'elle soûtient l'audace.

NERON.

Esloigné de ses yeux j'ordonne, je menasse,

J'écoute vos conſeils, j'oſe les approuver;
Je m'excite contre-elle & tâche à la braver.
Mais (je t'expoſe icy mon ame toute nuë)
Si-toſt que mon mal-heur me rameine à ſa veuë,
Soit que je n'oſe encor démentir le pouvoir
De ces yeux, où j'ay lû ſi long-temps mon devoir,
Soit qu'à tant de bien-faits ma memoire fidelle,
Luy ſoûmette en ſecret tout ce que je tiens d'elle;
Mais enfin mes efforts ne me ſervent de rien,
Mon Genie étonné tremble devant le ſien.
Et c'eſt pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuy par tout, que même je l'offenſe,
Et que de temps en temps j'irrite ſes ennuis
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arreſte trop. Retire-toy, Narciſſe.
Britannicus pourroit t'accuſer d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foy.
Par ſon ordre, Seigneur, il croit que je vous voy,
Que je m'informe icy de tout ce qui le touche
Et veut de vos ſecrets eſtre inſtruit par ma bouche.
Impatient ſur tout de revoir ſes amours
Il attend de mes ſoins ce fidelle ſecours.

NERON.

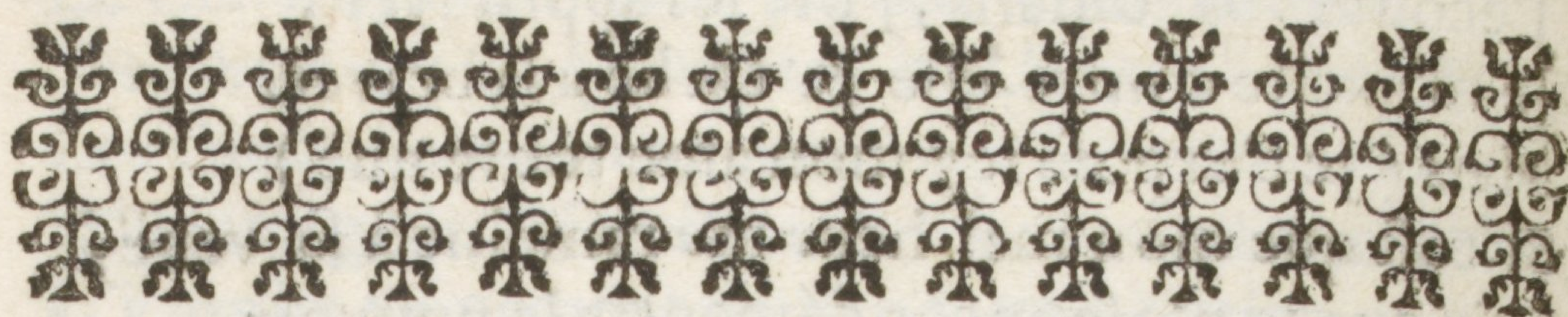
J'y conſens: porte luy cette douce nouvelle:
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur banniſſez-le loin d'elle.

NERON.

J'ay mes raiſons, Narciſſe, & tu peux concevoir,
Que je luy vendray cher le plaiſir de la voir.
Cependant vante luy ton heureux ſtratagême.
Dy-luy qu'en ſa faveur on me trompe moy-même,
Qu'il la voit ſans mon ordre. On ouvre, la voicy.
Va retrouver ton Maiſtre & l'amener icy.



SCENE III.

NERON, JUNIE.

NERON.

[ſage.
VOus vous troublez, Madame, & changez de vi-
Liſez vous dãs mes yeux quelque triste preſage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiſer mon erreur.
J'allois voir Octavie, & non pas l'Empereur.

NERON.

Je le ſçay bien, Madame, & n'ay pû ſans envie
Apprendre vos bontez pour l'heureuſe Octavie.

JUNIE.

Vous Seigneur?

NERON.

Penſez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connoiſtre Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderay-je un crime que j'ignore?
Vous qui le puniſſez, vous ne l'ignorez pas.
De grace apprenez-moy, Seigneur, mes attentats.

NERON.

Quoy Madame? Eſt-ce donc une legere offenſe
De m'avoir ſi long-temps caché voſtre preſence?

Ces tresors dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous receus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes
Croître loin de nos yeux son amour & vos charmes?
Pourquoy de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relegué dans ma Cour?
On dit plus. Vous souffrez sans en estre offensée
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.
Car je ne croiray point que sans me consulter
La severe Junie ait voulu le flater,
Ny qu'elle ait consenty d'aimer & d'estre aimée
Sans que j'en sois instruit que par la Renommée.

JUNIE.

Je ne vous nieray point, Seigneur, que ses soûpirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une Fille,
Seul reste du débris d'une illustre Famille.
Peut-estre il se souvient qu'en un temps plus heu-[reux
Son Pere me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime. Il obeït à l'Empereur son Pere,
Et j'ose dire encore à vous, à vostre Mere;
Vos desirs sont toûjours si conformes aux siens...

NERON.

Ma Mere a ses desseins, Madame, & j'ay les miens
Ne parlons plus icy de Claude, & d'Agrippine.
Ce n'est point par leur choix que je me détermine,
C'est à moy seul, Madame, à répondre de vous;
Et je veux de ma main vous choisir un Espoux.

JUNIE.

Ah, Seigneur, songez-vous que toute autre alliance,
Fera honte aux Cesars auteurs de ma naissance?

NERON.

Non, Madame, l'Espoux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos ayeux & les siens.
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cét Espoux?

NERON.

Moy, Madame.

JUNIE.

Vous!

NERON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,
Si j'en sçavois quelque autre au dessus de Neron.
Oüy, pour vous faire un choix, où vous puissiez souscrire,
J'ay parcouru des yeux la Cour, Rome, & l'Empire.
Plus j'ay cherché, Madame, & plus je cherche encor
En quelles mains je doy confier ce tresor,
Plus je voy que Cesar digne seul de vous plaire
En doit estre luy seul l'heureux depositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'Empire des Humains.
Vous mesme consultez vos premieres années.
Claudius à son Fils les avoit destinées,
Mais c'étoit en un temps où de l'Empire entier
Il croyoit quelque jour le nommer l'Heritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du costé de l'Empire.
En vain de ce present ils m'auroient honoré,
Si vostre cœur devoit en estre separé;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;
Si tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,
Des jours toûjours à plaindre, & toûjours enviez,
Je ne vais quelquefois respirer à vos piez.

Qu'Octavie

Qu'Octavie à vos yeux ne faſſe point d'ombrage.
Rome auſſi bien que moy vous donne ſon ſuffrage,
Repudie Octavie, & me fait dénoüer
Un Hymen que le Ciel ne veut point avoüer.
Songez-y donc, Madame, & peſez en vous meſme
Ce choix digne des ſoins d'un Prince qui vous aime;
Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivez,
Digne de l'Univers à qui vous les devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raiſon je demeure eſtonnée.
Je me voy dans le cours d'une meſme journée
Comme une Criminelle amenée en ces lieux:
Et lors qu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que ſur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'oſe dire pourtant que je n'ay merité
Ny cét excez d'honneur, ny cette indignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, ſouhaitter qu'une Fille,
Qui vit preſque en naiſſant eſteindre ſa Famille,
Qui dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur
S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur,
Paſſe ſubitement de cette nuit profonde
Dans un rãg qui l'expoſe aux yeux de tout le mõde,
Dont je n'ay pû de loin ſoûtenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majeſté?

NERON.

Je vous ay déja dit que je la repudie.
Ayez moins de frayeur, ou moins de modeſtie.
N'accuſez point icy mon choix d'aveuglement.
Je vous répons de vous, conſentez ſeulement.
Du ſang dont vous ſortez rappellez la memoire,
Et ne preferez point à la ſolide gloire
Des honneurs dont Ceſar pretend vous reveſtir,
La gloire d'un refus, ſujet au repentir.

JUNIE.

Le Ciel connoiſt, Seigneur, le fond de ma penſée.
Je ne me flate point d'une gloire inſenſée.
Je ſçay de vos preſens meſurer la grandeur.
Mais plus ce rang ſur moy répandroit de ſplendeur,
Plus il me feroit honte & mettroit en lumiere
Le crime d'en avoir dépoüillé l'heritiere.

NERON.

C'eſt de ſes intereſts prendre beaucoup de ſoin,
Madame, & l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flatons point, & laiſſons le myſtere.
La Sœur vous touche icy beaucoup moins que le Frere,
Et pour Britannicus...

JUNIE.

Il a ſçû me toucher,
Seigneur, & je n'ay point pretendu m'en cacher.
Cette ſincerité ſans doute eſt peu diſcrete,
Mais toûjours de mon cœur ma bouche eſt l'interprete.
Abſente de la Cour je n'ay pas dû penſer,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il falut m'exercer.
J'aime Britannicus. Je luy fus deſtinée
Quand l'Empire ſembloit ſuivre ſon hymenée.
Mais ces meſmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, ſon Palais deſerté,
La fuite d'une Cour que ſa chûte a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conſpire à vos deſirs,
Vos jours toûjours ſereins coulent dans les plaiſirs.
L'Empire en eſt pour vous l'inépuiſable ſource,
Ou ſi quelque chagrin en interromp la courſe,
Tout l'Univers ſoigneux de les entretenir
S'empreſſe à l'effacer de voſtre ſouvenir.

Britannicus est seul. Quelque ennuy qui le presse
Il ne voit dans son sort que moy qui s'interesse,
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs
Qui luy font quelquefois oublier ses malheurs.

NERON.

Et ce sont ces plaisirs, & ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que luy me payroit de sa vie.
Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux.
Madame, il va bien-tost paroistre devant vous.

JUNIE.

Ah, Seigneur, vos vertus m'ont toûjours rassurée.

NERON.

Je pouvois de ces lieux luy défendre l'entrée.
Mais, Madame, je veux prevenir le danger,
Où son ressentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que luy-mesme
Entende son Arrest de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense,
Et soit par vos discours, soit par vostre silence,
Du moins par vos froideurs faites luy concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux & son espoir.

JUNIE.

Moy! Que je luy prononce un Arrest si severe.
Ma bouche mille fois luy jura le contraire.
Quand mesme jusques-là je pourrois me trahir,
Mes yeux luy défendront, Seigneur, de m'obeyr.

NERON.

Caché prés de ces lieux je vous verray, Madame.
Rēfermez vostre amour dans le fond de vostre ame.
Vous n'aurez point pour moy de langages secrets.
J'entendray des regards que vous croirez muets.

Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste, ou d'un soûpir échappé pour luy plaire.

JUNIE.

Helas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moy de ne le voir jamais.



SCENE IV.

NERON, JUNIE NARCISSE.

NARCISSE.

BRitannicus, Seigneur, demande la Princesse.
Il approche.

NERON.

Qu'il vienne.

JUNIE

Ah Seigneur

NERON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moy.
Madame, en le voyant, songez que je vous voy.



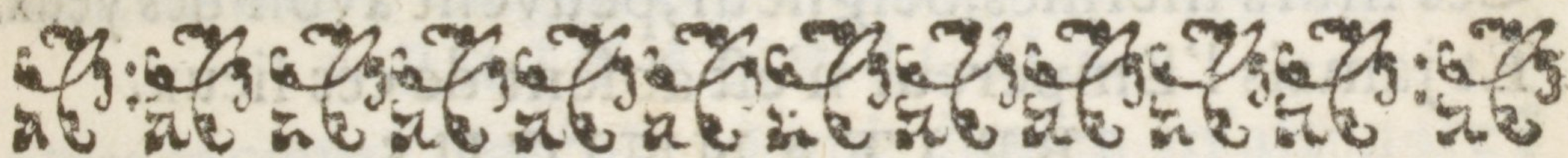


SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

AH, cher Narcisse, cours au devant de ton Maître.
Dy luy . . . Je suis perduë, & je le voy paroître.



SCENE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

MAdame, quel bon-heur me rapproche de vous?
Quoy je puis dõc joüir d'un entretiẽ si doux?
Mais parmy ce plaisir quel chagrin me devore!
Helas! puis-je esperer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe avec mille détours
Un bon-heur que vos yeux m'accordoient tous les [jours?

Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, vostre presence
N'ont point de ces cruels desarmé l'insolence?
Que faisoit vostre Amant? Quel demon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Helas! dans la frayeur dont vous estiez atteinte
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Sõgiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien? Quel accueil! Quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Parlez. Nous sommes seuls. Nostre ennemy trompé
Tandis que je vous parle est ailleurs occupé.
Ménageons les momens de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous estes en des lieux tout pleins de sa puissance.
Ces murs mesmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux.
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, estes-vous si craintive?
Quoy déja vostre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toûjours
De faire à Neron mesme envier nos amours?
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.
La foy dans tous les cœurs n'est pas encore esteinte.
Chacun semble des yeux approuver mon courroux;
La Mere de Neron se declare pour nous;
Rome de sa conduite elle mesme offensée...

JUNIE.

Ah Seigneur, vous parlez contre vostre pensée.
Vous mesme vous m'avez avoüé mille fois
Que Rome le loüoit d'une commune voix.
Toûjours à sa vertu vous rendiez quelque hõmage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

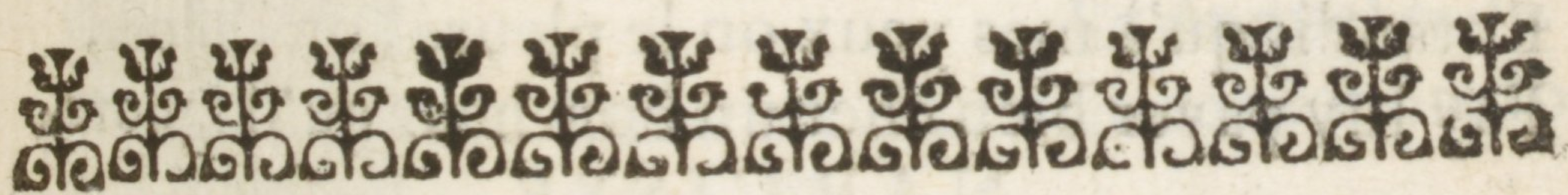
Ce discours me surprend, il le faut avoüer.
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre loüer.
Quoy pour vous confier la douleur qui m'accable
A peine je dérobe un moment favorable.
Et ce moment si cher, Madame, est consumé
A loüer l'ennemy dont je suis opprimé?
Qui vous rend à vous même en un jour si contraire?
Quoy mesme vos regards ont appris à se taire?
Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux?
Neron vous plairoit-il? Vous serois-je odieux?
Ah! si je le croyois... Au nom des Dieux, Madame,
Esclaircissez le trouble où vous jettez mon ame.
Parlez. Ne suis-je plus dans vostre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Apres ce coup, Narcisse, à qui doy-je m'attendre?



SCENE VII.

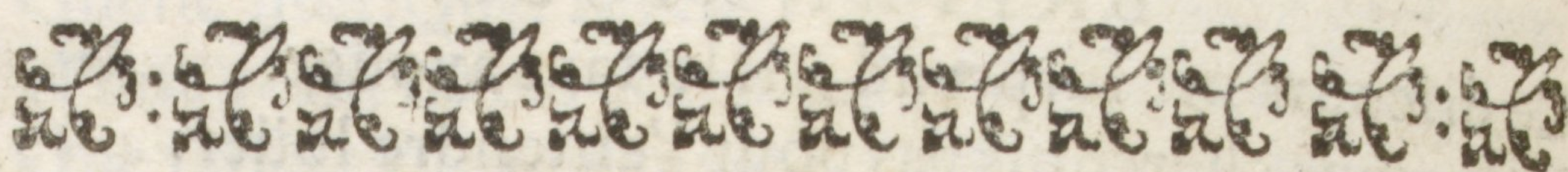
NERON, JUNIE, NARCISSE.

NERON.

Madame...

JUNIE.

Non Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous estes obey. Laissez couler du moins
Des larmes, dont ses yeux ne seront pas témoins.



SCENE VIII.

NERON, NARCISSE.

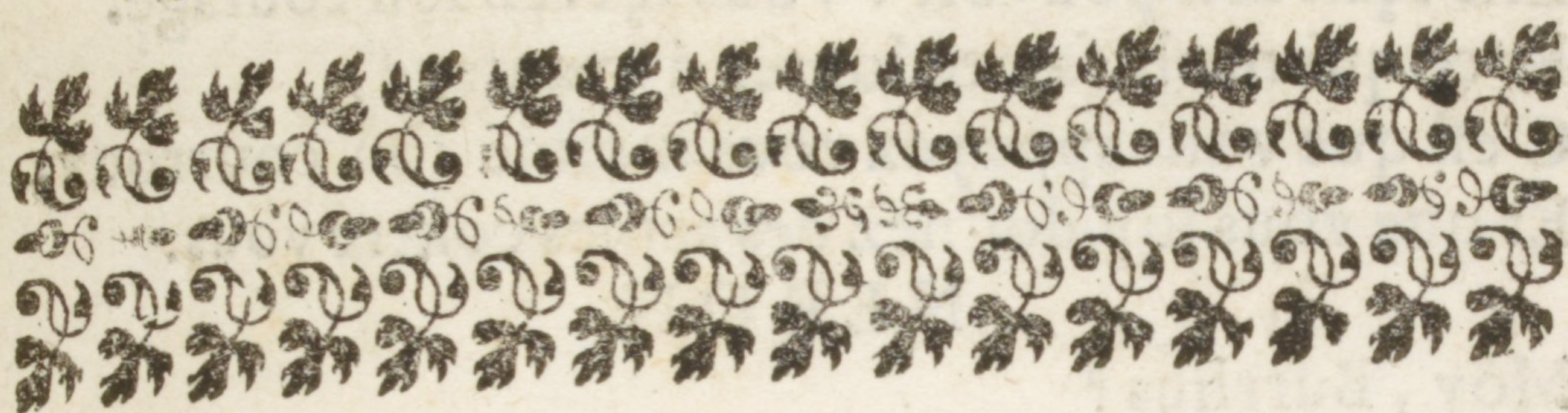
NERON.

HE' bien de leur amour tu vois la violence,
Narcisse, elle a paru jusques dans son silence.
Elle aime mon Rival, je ne puis l'ignorer.
Mais je mettray ma joye à le desesperer.
Je me fay de sa peine une image charmante,
Et je l'ay veu douter du cœur de son Amante.
Je la suy. Mon Rival t'attend pour éclater
Par de nouveaux soupçons, va cours le tourmenter,
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fay luy payer bien cher un bon-heur qu'il ignore.

NARCISSE *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse, voudrois tu resister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables,
Et pour nous rēdre heureux perdons les miserables.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS,

BURRHUS.


PAllas obeïra, Seigneur.

NERON.

Et de quel œil
Ma Mere a-t-elle veu confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bien-tost sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dés long-temps commẽcent d'éclater.
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrester.

NERON.

Quoy? De quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toûjours redoutable.
Rome, & tous vos Soldats honorent ses Ayeux,
Germanicus son Pere est present à leurs yeux.

Elle sçait son pouvoir : Vous sçavez son courage.
Et ce qui me la fait redouter d'avantage,
C'est que vous appuyez vous mesme son courroux,
Et que vous luy donnez des armes contre vous.

NERON.

Moy, Burrhus ?

BURRHUS.

Cét amour, Seigneur, qui vous possede...

NERON.

Je vous entens, Burrhus, le mal est sans remede.
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur, & satisfait de quelque resistance
Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.
Mais si dans sa fierté vostre cœur affermy
Vouloit ne point s'entendre avec son ennemy,
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire,
Si vous daigniez, Seigneur, rappeller la memoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris;
Sur tout si de Junie évitant la presence
Vous condãniez vos yeux à quelques jours d'absẽce,
Croyez-moy, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

NERON.

Je vous croiray, Burrhus, lors que dans les alarmes
Il faudra soûtenir la gloire de nos armes,
Où lors que plus tranquille assis dans le Senat
Il faudra decider du destin de l'Estat :
Je m'en reposeray sur vostre experience.
Mais, croyez-moy, l'Amour est une autre science;

Burrhus, & je ferois quelque difficulté
D'abaiſſer juſques-là voſtre ſeverité.
Adieu, je ſouffre trop éloigné de Junie.



SCENE II.

BURRHUS. *ſeul.*

HE' bien, Burrhus, Neron découvre ſon genie.
Cette ferocité que tu croyois flêchir
De tes foibles liens eſt preſte à s'affranchir.
En quels excez peut-eſtre elle va ſe répandre!
O dieux! En ce mal-heur quel conſeil dois-je prẽdre?
Seneque, dont les ſoins me devroient ſoulager,
Occupé loin de Rome ignore ce danger.
Mais quoy? Si d'Agrippine excitant la tendreſſe
Je pouvois... La voicy, mon bon-heur me l'adreſſe.





SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

HE' bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons ?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons.
On exile Pallas, dont le crime peut-estre
Est d'avoir à l'Empire élevé vostre Maistre.
Vous le sçavez trop bien. Jamais sans ses avis
Claude qu'il gouvernoit n'eust adopté mon Fils.
Que dis-je ? A son Espouse on donne une Rivale.
On affranchit Neron de la foy conjugale.
Digne employ d'un Ministre, ennemy des Flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter luy-mesme, & nourrir dans son ame
Le mépris de sa Mere, & l'oubly de sa Femme !

BURRHUS.

Madame, jusqu'icy c'est trop tost m'accuser.
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil necessaire,
Son orgueil dés long-temps exigeoit ce salaire,
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la Cour demandoit en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sãs ressource.
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.

Mais calmez vos trãsports. Par un chemin plus doux
Vous luy pourrez plustost ramener son Espoux.
Les menasses, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! L'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je voy que mon silence irrite vos dédains,
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appuy d'Agrippine,
Le Ciel m'en laisse assez pour vanger ma ruine.
Le Fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes, dont je n'ay que le seul repentir.
J'iray, n'en doutez point, le monstrer à l'Armée,
Plaindre aux yeux des Soldats son enfãce opprimée,
Leur faire à mon exemple expier leur erreur.
On verra d'un costé le Fils d'un Empereur,
Redemandant la foy jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la Fille;
De l'autre l'on verra le Fils d'Enobarbus,
Appuyé de Seneque, & du Tribun Burrhus,
Qui tous deux de l'exil rappellez par moy-mesme
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit.
On sçaura les chemins par où je l'ay conduit.
Pour rendre sa puissance & la vostre odieuses,
J'avoüray les rumeurs les plus injurieuses.
Je confesseray tout, exils, assassinats,
Poison mesme...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils sçauront recuser l'injuste stratagême
D'un témoin irrité qui s'accuse luy-mesme.
Pour moy qui le premier seconday vos desseins,
Qui fis mesme jurer l'Armée entre ses mains,

Je ne me repens point de ce zele sincere :
Madame, c'est un Fils, qui succede à son Pere,
En adoptant Neron, Claudius par son choix
De son Fils & du vostre a confondu les droits.
Rome l'a pû choisir. Ainsi sans estre injuste
Elle choisit Tibere adopté par Auguste,
Et le jeune Agrippa de son sang descendu
Se vit exclus d'un rang vainement pretendu.
Sur tant de fondemens sa puissance establie
Par vous même aujourd'huy ne peut-estre affoiblie.
Et s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bien-tost perdre la volonté.
J'ay commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.



SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportemẽt la douleur vous engage,
Madame ! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah luy-mesme à mes yeux puisse-t-il se monstrer !

ALBINE.

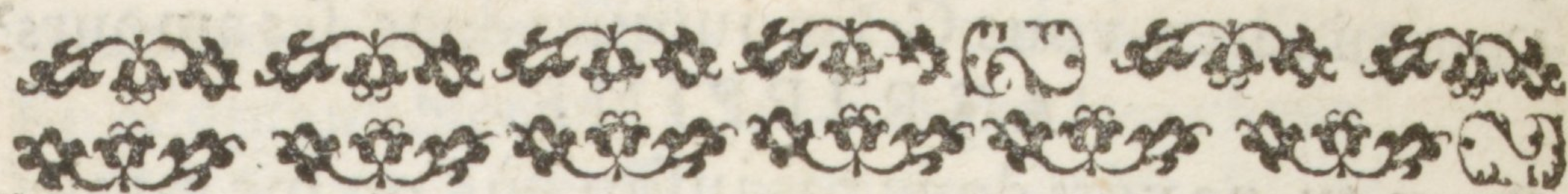
Madame, au nom des Dieux, cachez vostre colere.
Quoy pour les interests de la Sœur ou du Frere

Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contraindrez-vous Cesar jusques dans ses amours?

AGRIPPINE.

Quoy tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine ? C'est à moy qu'on donne une Rivale.
Bien-tost si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, & je ne suis plus rien.
Jusqu'icy d'un vain titre Octavie honnorée
Inutile à la Cour, en estoit ignorée.
Les graces, les honneurs par moy seule versez
M'attiroient des mortels les vœux interessez.
Une autre de Cesar a surpris la tendresse,
Elle aura le pouvoir d'Espouse & de Maistresse,
Le fruit de tant de soins, la pompe des Cesars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je ? L'on m'évite & déja délaissée...
Ah je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrois du Ciel haster l'Arrest fatal,
Neron, l'ingrat Neron... Mais voicy son Rival.





SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

NOs ennemis communs ne ſont pas invincibles,
Madame. Nos mal-heurs trouvent des cœurs
Vos amis & les miẽs juſqu'alors ſi ſecrets, [ſenſibles.
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animez du courroux qu'allume l'injuſtice
Viennent de confier leur douleur à Narciſſe.
Neron n'eſt pas encor tranquille poſſeſſeur
De l'Ingrate, qu'il aime au mépris de ma Sœur.
Si vous eſtes toûjours ſenſible à ſon injure,
On peut dans ſon devoir ramener le Parjure.
La moitié du Senat s'intereſſe pour nous.
Sylla, Piſon, Plautus...

AGRIPPINE.

Prince que dites-vous?
Sylla, Piſon, Plautus! Les chefs de la Nobleſſe!

BRITANNICUS.

Madame, je voy bien que ce diſcours vous bleſſe,
Et que voſtre courroux tremblant, irreſolu,
Craint déja d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien eſtably ma diſgrace.
D'aucun Amy pour moy ne redoutez l'audace.

Il ne m'en reste plus, & vos soins trop prudens
Les ont tous écartez ou seduits dés long-temps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de creance
Nostre salut depend de nostre intelligence.
J'ay promis, il suffit. Malgré vos ennemis
Je ne revoque rien de ce que j'ay promis.
Le coupable Neron fuit en vain ma colere.
Tost ou tard il faudra qu'il entende sa Mere.
J'essayray tour à tour la force & la douceur.
Où moy-mesme avec moy conduisant vostre Sœur,
J'iray semer par tout ma crainte & ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du party de ses larmes.
Adieu. J'assiegeray Neron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.



SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

NE m'as tu point flatté d'une fausse esperance?
Puis-je sur ton recit fonder quelque assurãce,
Narcisse?

NARCISSE.

Ouy. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystere à vos yeux.

Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attens, Narciſſe ?
Helas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice
Je pouvois revoir....

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrois mon deſtin.

NARCISSE.

Apres tous mes diſcours vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS.

Non, je la croy, Narciſſe, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux. Mais je ſens malgré moy
Que je ne le croy pas autant que je le doy.
Dans ſes égaremens mon cœur opiniaſtre
Luy preſte des raiſons, l'excuſe, l'idolâtre.
Je voudrois vaincre enfin mon incredulité,
Je la voudrois haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur ſi grand en apparence,
D'une infidelle Cour ennemy dés l'enfance,
Renonce à tant de gloire, & dés le premier jour
Trame une perfidie, inoüie à la Cour ?

NARCISSE.

Et qui ſçait ſi l'Ingrate en ſa longue retraite
N'a point de l'Empereur medité la défaite ?
Trop ſeure que ſes yeux ne pouvoient ſe cacher
Peut-eſtre elle fuyoit pour ſe faire chercher,

Pour exciter Cesar par la gloire penible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel Amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE.

Ah Dieux! A l'Empereur portons cette nouvelle.



SCENE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, & fuyez un courroux
Que ma perseverance allume contre vous.
Neron est irrité. Je me suis échappée
Tandis qu'à l'arrester sa Mere est occupée.
Adieu, reservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Vostre image sans cesse est presente à mon ame.
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entens, Madame.
Vous voulez que ma fuite assure vos desirs,
Que je laisse un chãp libre à vos nouveaux soûpirs.

Sans doute en me voyant, une pudeur secrete
Ne vous laisse gouster qu'une joye inquiete.
Hé bien il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus long-temps disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du party que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un Empire ait pû vous éblouïr,
Qu'aux dépens de ma Sœur vous en vouliez joüir.
Mais que de ces grandeurs cõme une autre occupée
Vous m'en ayez paru si long-temps détrompée;
Non, je l'avouë encor, mon cœur desesperé
Contre ce seul mal-heur n'étoit point preparé.
J'ay veu sur ma ruine élever l'injustice.
De mes Persecuteurs j'ay veu le Ciel complice.
Tãt d'horreurs n'avoiẽt point épuisé son courroux,
Madame. Il me restoit d'estre oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux ma juste impatience
Vous feroit repentir de vostre défiance.
Mais Neron vous menasse. En ce pressant danger,
Seigneur, j'ay d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, & cessez de vous plaindre,
Neron nous écoutoit, & m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoy le cruel?..

JUNIE.

Témoin de tout nostre entretien
D'un visage severe examinoit le mien,
Prest à faire sur vous éclater la vangeance
D'un geste, confident de nostre intelligence.

BRITANNICUS.

Neron nous écoutoit, Madame! Mais, helas!
Vos yeux auroient pû feindre & ne m'abuser pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cét outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvoit me preserver?
Il faloit...

JUNIE.

Il faloit me taire, & vous sauver.
Combien de fois, helas! puis qu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son desordre alloit-il vous instruire?
De combien de soûpirs interrompant le cours
Ay-je évité vos yeux que je cherchois toûjours!
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime!
De l'entendre gemir, de l'affliger soy-mesme,
Lors que par un regard on peut le consoler!
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler!
Ah! dans ce souvenir inquiete, troublée,
Je ne me sentois pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignois la pasleur.
Je trouvois mes regards, trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me sembloit que Neron en colere
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire.
Je craignois mon amour vainement renfermé,
Enfin j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Helas! Pour son bon-heur, Seigneur, & pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur & du vostre.
Allez encore un coup, cachez vous à ses yeux.
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurois conte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah! N'en voilà que trop pour me faire comprendre,
Madame, mon bon-heur, mon crime, vos bontez.
Et sçavez-vous pour moy tout ce que vous quittez?

Quand pourray-je à vos piez expier ce reproche?

JUNIE.

Que faites-vous? Helas, vostre Rival s'approche.



SCENE VIII.

NERON, BRITANNICUS, JUNIE.

NERON.

PRince, continuez des transports si charmans.
Je conçoy vos bontez par ses remercimens,
Madame, à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre,
Ce lieu le favorise, & je vous y retiens
Pour luy faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur, ou ma joye,
Par tout où sa bonté consent que je la voye.
Et l'aspect de ces lieux, où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent estre estonnez.

NERON.

Et que vous monstrent ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte, & que l'on m'obeïsse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas veuë l'un & l'autre élever,
Moy pour vous obeïr, & vous pour me braver,
Et ne s'attendoiét pas, lors qu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maistre.

NERON.

Ainſi par le deſtin nos vœux ſont traverſez,
J'obeïſſois alors, & vous obeïſſez.
Si vous n'avez appris à vous laiſſer conduire,
Vous eſtes jeune encore, & l'on peut vous inſtruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en inſtruira?

NERON.

Tout l'Empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS.

Rome met elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injuſtice & la force,
Les empriſonnemens, le rapt, & le divorce?

NERON.

Rome ne porte point ſes regards curieux
Juſques dans des ſecrets que je cache à ſes yeux.
Imitez ſon reſpect.

BRITANNICUS.

On ſçait ce qu'elle en penſe.

NERON.

Elle ſe taiſt du moins, imitez ſon ſilence.

BRITANNICUS.

Ainſi Neron commence à ne ſe plus forcer.

NERON.

Neron de vos diſcours commence à ſe laſſer.

BRITANNICUS.

Chacun devoit benir le bon-heur de ſon regne.

NERON.

Heureux ou mal-heureux, il ſuffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connoy mal Junie, ou de tels ſentimens
Ne meriteront pas ſes applaudiſſemens.

NERON.

Du moins si je ne sçay le secret de luy plaire,
Je sçay l'art de punir un Rival temeraire.

BRITANNICUS.

Pour moy, quelque peril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NERON.

Souhaittez la. C'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bon-heur de luy plaire est le seul où j'aspire.

NERON.

Elle vous l'a promis, vous luy plairez toûjours.

BRITANNICUS.

Je ne sçay pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour luy fermer la bouche.

NERON.

Je vous entens. Hé bien, Gardes.

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est vostre Frere. Helas! C'est un Amant jaloux.
Seigneur, mille mal-heurs persecutent sa vie.
Ah! son bon-heur peut-il exciter vostre envie?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, & me dérobe aux siens.
Ma fuite arrestera vos discordes fatales,
Seigneur, j'iray remplir le nombre des Vestales.
Ne luy disputez plus mes vœux infortunez,
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunez.

NERON.

L'entreprise, Madame, est estrange & soudaine.
Dans son Apartement, Gardes, qu'on la remeine.
Gardez Britannicus dans celuy de sa Sœur.

BRITAN-

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Neron sçait disputer un cœur.

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cedons à cét orage.

NERON.

Gardes, obeïssez, sans tarder d'avantage.



SCENE IX.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je ? O Ciel !

NERON. *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublez.
Je reconnoy la main qui les a rassemblez.
Agrippine ne s'est presentée à ma veuë,
Ne s'est dans ses discours si long-temps estenduë,
Que pour faire joüer ce ressort odieux.
Qu'on sçache si ma Mere est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce Palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa Garde, on luy donne la mienne.

BURRHUS.

Quoy, Seigneur ? sans l'oüir ? Une Mere ?

NERON.

Arrestez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous meditez.

Mais depuis quelques jours tout ce que je desire
Trouve en vous un Censeur, prest à me contredire.
Répondez m'en vous dis-je, ou sur vostre refus
D'autres me répondront & d'Elle, & de Burrhus.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS

BURRHUS.



OUY Madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
Cesar luy mesme icy consent de vous entendre. [nir,
Si son ordre au Palais vous a fait rete-
C'est peut-estre à dessein de vous entretenir.
Quoy qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.
Preparez-vous plustost à luy tendre les bras.
Défendez-vous, Madame, & ne l'accusez pas.
Vous le voyez, c'est luy que la Cour envisage.
Quoy qu'il soit vostre Fils, & même vostre ouvrage,
Il est vostre Empereur. Vous estes comme nous
Sujette à ce pouvoir qu'il a receu de vous.
Selon qu'il vous menasse, ou bien qu'il vous caresse,
La Cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse.

C'est son appuy qu'on cherche, en cherchant vôtre
Mais voicy l'Empereur. [appuy.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec luy.



SCENE II.

AGRIPPINE, NERON.

AGRIPPINE. *s'asseyant.*

APprochez-vous, Neron, & prenez vostre place.
On veut sur vos soupçōs que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pû me noircir.
De tous ceux que j'ay faits je vais vous éclaircir.
Vous regnez. Vous sçavez combien vostre naissance
Entre l'Empire & vous avoit mis de distance.
Les droits de mes Ayeux que Rome a consacrez
Estoient mesme, sans moy, d'inutiles degrez.
Quand de Britannicus la Mere condamnée
Laissa de Claudius disputer l'Hymenée,
Parmy tant de Beautez qui briguerent son choix,
Qui de ses Affranchis mandierent les voix,
Je souhaittay son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au Trône, où je serois placée.
Je flêchis mon orgueil, j'allay prier Pallas.
Son Maistre chaque jour caressé dans mes bras

Prit insensiblement dans les yeux de sa Niéce
L'amour, où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux
Escartoit Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osoit épouser la Fille de son Frere.
Le Senat fut seduit. Une loy moins severe
Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moy, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa Famille.
Je vous nõmay son Gendre, & vous donnay sa Fille.
Silanus qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pû pretendre
Qu'un jour Claude à son Fils dût preferer son Gendre?
De ce mesme Pallas j'imploray le secours,
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appella Neron, & du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part luy-mesme.
C'est alors que chacun rappellant le passé
Découvrit mon dessein, déja trop avancé,
Que de Britannicus la disgrace future
Des amis de son Pere excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouïrent les yeux,
L'exil me délivra des plus seditieux.
Claude même lassé de ma plainte éternelle
Esloigna de son Fils tous ceux, de qui le zele
Engagé dés long-temps à suivre son destin,
Pouvoit du Trône encor luy rouvrir le chemin.
Je fis plus: Je choisis moy-même dans ma suite
Ceux à qui je voulois qu'on livrast sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.

Je fus sourde à la brigue, & crus la Renommée.
J'appellay de l'exil, je tiray de l'Armée,
Et ce même Seneque, & ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses
Ma main, sous vôtre nom, répandoit ses largesses.
Les Spectacles, les dons, invincibles appas
Vous attiroient les cœurs du Peuple, & des Soldats,
Qui d'ailleurs réveillant leur tendresse premiere
Favorisoient en vous Germanicus mon Pere.
Cependant Claudius panchoit vers son declin.
Ses yeux long-temps fermez s'ouvrirent à la fin.
Il connût son erreur. Occupé de sa crainte
Il laissa pour son Fils échapper quelque plainte,
Et voulût, mais trop tard, assembler ses Amis.
Ses Gardes, son Palais, son lit m'étoient soûmis.
Je luy laissay sans fruit consumer sa tendresse,
De ses derniers soûpirs je me rendis maistresse,
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son Fils, en mourant, luy cacherent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrestay de sa mort la nouvelle trop promte:
Et tandis que Burrhus alloit secrettement
De l'Armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au Camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les Autels fumoient de sacrifices,
Par mes ordres trompeurs tout le Peuple excité
Du Prince déja mort demandoit la santé.
Enfin des Legions l'entiere obeïssance
Ayant de vostre Empire affermy la puissance,
On vit Claude, & le Peuple estonné de son sort
Apprit en même temps vostre regne, & sa mort.

C'eſt le ſincere aveu que je voulois vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voicy le ſalaire.
Du fruit de tant de ſoins à peine joüiſſant
En avez vous ſix mois paru reconnoiſſant,
Que laſſé d'un reſpect, qui vous gênoit peut-eſtre,
Vous avez affecté de ne me plus connaiſtre.
J'ay vû Burrhus, Seneque, aigriſſant vos ſoupçons
De l'infidelité vous tracer des leçons,
Ravis d'eſtre vaincus dans leur propre ſcience.
J'ay veu favoriſer de voſtre confiance
Othon, Senecion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaiſirs flatteurs reſpectueux.
Et lors que vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ay demandé raiſon de tant d'injures,
(Seul recours d'un Ingrat qui ſe voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'huy je promets Junie à voſtre Frere,
Ils ſe flattent tous deux du choix de voſtre Mere,
Que faites-vous? Junie enlevée à la Cour
Devient en une nuit l'objet de voſtre amour.
Je voy de voſtre cœur Octavie effacée
Preſte à ſortir du lit, où je l'avois placée.
Je voy Pallas banny, voſtre Frere arreſté,
Vous attentez enfin juſqu'à ma liberté,
Burrhus oſe ſur moy porter ſes mains hardies.
Et lors que convaincu de tant de perfidies
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'eſt vous, qui m'ordonnez de me juſtifier.

NERON.

Je me ſouviens toûjours que je vous doy l'Empire.
Et ſans vous fatiguer du ſoin de le redire,
Voſtre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvoit ſe repoſer ſur ma fidelité.

Aussi-bien ces soupçons, ces plaintes assiduës
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entenduës,
Que jadis (j'ose icy vous le dire entre nous)
Vous n'aviez sous mō nom travaillé que pour vous.
Tant d'honneurs (disoient-ils) *& tant de déferences*
Sont-ce de ses bien-faits de foibles recompenses?
Quel crime a donc commis ce Fils tant condamné?
Est-ce pour obeyr qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le Dépositaire?
Non, que si jusques-là j'avois pû vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous ceder
Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander.
Mais Rome veut un Maistre, & non une Maistresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse.
Le Senat chaque jour, & le Peuple irritez
De s'oüir par ma voix dicter ~~leurs~~ volontez,
Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avoit encor laissé sa simple obeïssance.
Vous avez veu cent fois nos Soldats en courroux
Porter en murmurant leurs Aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cét indigne usage
Les Heros, dont encore elles portent l'image.
Toute autre se seroit renduë à leurs discours,
Mais si vous ne regnez, vous vous plaignez toûjours.
Avec Britannicus contre moy reünie
Vous le fortifiez du party de Junie,
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et lors que, malgré moy, j'assure mon repos,
On vous voit de colere, & de haïne animée.
Vous voulez presenter mon Rival à l'Armée.
Déja jusques au Camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moy le faire Empereur, Ingrat? L'avez-vous crû?

Quel seroit mon dessein? Qu'aurois-je pû pretendre?
Quels honneurs dans sa Cour, quel rang pourrois-je attendre?
Ah! si sous vostre Empire on ne m'épargne pas,
Si mes Accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur Empereur ils poursuivent la Mere,
Que ferois-je au milieu d'une Cour estrangere?
Ils me reprocheroient, non des cris impuissans,
Des desseins estouffez aussi-tost que naissans,
Mais des crimes pour vous commis à vostre veuë;
Et dont je ne serois que trop tost convaincuë.
Vous ne me trompez point, je voy tous vos dêtours,
Vous estes un Ingrat, vous le fustes toûjours.
Dés vos plus jeunes ans mes soins & mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pû vaincre, & vostre dureté
Auroit dû dans son cours arrester ma bonté.
Que je suis mal-heureuse! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune?
Je n'ay qu'un Fils. O Ciel, qui m'entens aujourd'huy,
T'ay-je fait quelques vœux qui ne fussent pour luy?
Remors, crainte, perils, rien ne m'a retenuë.
J'ay vaincu ses mépris, j'ay détourné ma veuë
Des mal-heurs, qui dés-lors me furent annoncez.
J'ay fait ce que j'ay pû, vous regnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaittez prenez encor ma vie;
Pourveu que par ma mort tout le Peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant cousté.

NERON.

Hé bien donc, prononcez, que voulez-vous qu'on fasse?

AGRIPPINE.

De mes Accusateurs qu'on punisse l'audace,

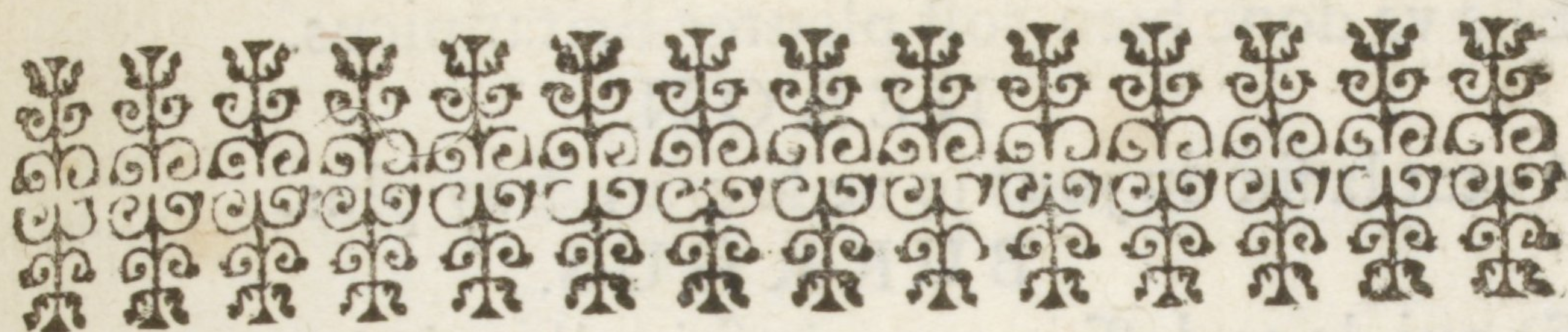
Que de Britannicus on calme le courroux,
Que Junie à son choix puisse prendre un Espoux,
Qu'ils soiét libres tous deux, & que Pallas demeure,
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter, *
A vostre porte enfin n'ose plus m'arrester.

NERON.

Ouy, Madame, je veux que ma reconnoissance
Desormais dans les cœurs grave vostre puissance,
Et je beny déja cette heureuse froideur
Qui de nostre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoy que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie.
Avec Britannicus je me reconcilie,
Et quant à cét amour qui nous a separez,
Je vous fais nostre arbitre, & vous nous jugerez.
Allez donc, & portez cette joye à mon Frere.
Gardes, qu'on obeïsse aux ordres de ma Mere.

* *Burrhus rentre.*





SCENE III.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

QUe cette paix, Seigneur, & ces embrassemens
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmãs!
Vous sçavez si jamais ma voix luy fut contraire,
Si de son amitié j'ay voulu vous distraire,
Et si j'ay merité cét injuste courroux.

NERON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus, je vous ay crus tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se haste trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon Rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoy Seigneur!

NERON.

C'en est trop. Il faut que sa ruïne
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine
Tant qu'il respirera je ne vy qu'à demy.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemy,
Et je ne pretens pas que sa coupable audace
Une seconde fois luy promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bien-toſt pleurer Britannicus.

NERON.

Avant la fin du jour je ne le craindray plus.

BURRHUS.

Et qui de ce deſſein vous inſpire l'envie ?

NERON.

Ma gloire, mon amour, ma ſeureté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoy que vous diſiez, cét horrible deſſein
Ne fut jamais, Seigneur, conceu dans voſtre ſein.

NERON.

Burrhus !

BURRHUS.

De voſtre bouche, ô Ciel ! puis je l'apprendre ?
Vous meſme ſans fremir avez vous pû l'entendre ?
Sōgez-vous dans quel ſang vous allez vous baigner ?
Neron dans tous les cœurs eſt-il las de regner ?
Que dira-t-on de vous ? Quelle eſt voſtre penſée ?

NERON.

Quoy toûjours enchaîné de ma gloire paſſée
J'auray devant les yeux je ne ſçay quel amour,
Que le hazard nous donne & nous oſte en un jour ?
Soûmis à tous leurs vœux, à mes deſirs contraire
Suis-je leur Empereur ſeulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Et ne ſuffit-il pas, Seigneur, à vos ſouhaits
Que le bon-heur public ſoit un de vos bien-faits ?
C'eſt à vous à choiſir, vous eſtes encor maiſtre.
Vertueux juſqu'icy vous pouvez toûjours l'eſtre.
Le chemin eſt tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais ſi de vos flatteurs vous ſuivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,

Souſtenir vos rigueurs, par d'autres cruautez,
Et laver dans le ſang vos bras enſanglantez.
Britannicus mourant excitera le zele
De ſes Amis tout preſts à prendre ſa querelle.
Ces Vangeurs trouveront de nouveaux Défenſeurs,
Qui meſme apres leur mort auront des Succeſſeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'Univers il vous faudra tout craindre,
Toûjours punir, toûjours trembler dans vos projets,
Et pour vos Ennemis compter tous vos ſujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuſe experience
Vous fait elle, Seigneur, haïr voſtre innocence?
Songez-vous au bon-heur qui les a ſignalez?
Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulez!
Quel plaiſir de penſer & de dire en vous-même,
Par tout, en ce moment, on me benit, on m'aime.
On ne voit point le Peuple à mon nom s'allarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.
Leur ſombre inimitiè ne fuit point mon viſage,
Je voy voler par tout les cœurs à mon paſſage!
Tels eſtoient vos plaiſirs. Quel changement, ô Dieux!
Le ſang le plus abject vous eſtoit precieux.
Un jour, il m'en ſouvient, le Senat équitable
Vous preſſoit de ſouſcrire à la mort d'un Coupable.
Vous reſiſtiez, Seigneur, à leur ſeverité,
Voſtre cœur s'accuſoit de trop de cruauté,
Et plaignant les mal-heurs attachez à l'Empire,
Je voudrois, diſiez vous, *ne ſçavoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce mal-heur
Ma mort m'épargnera la veuë & la douleur.
On ne me verra point ſurvivre à voſtre gloire.
Si vous allez commettre une action ſi noire,

* Me voilà preſt, Seigneur. Avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut conſentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inſpirée,
Qu'ils viennent eſſayer leur main mal aſſurée.
Mais je voy que mes pleurs touchent mon Empereur.
Je voy que ſa vertu fremit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nõmez-moy les perfides
Qui vous oſent donner ces conſeils parricides.
Appellez voſtre Frere. Oubliez dans ſes bras...

NERON.

Ah! Que demandez-vous!

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur, on le trahit, je ſçay ſon innocence,
Je vous répons pour luy de ſon obeïſſance.
J'y cours. Je vais preſſer un entretien ſi doux.

NERON.

Dans mon Appartement qu'il m'attende, avec vous.

* *Il ſe jette à genoux.*





SCENE IV.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

SEigneur, j'ay tout preveu pour une mort si juste.
Le poison est tout prest. La fameuse Locuste
A redoublé pour moy ses soins officieux.
Elle a fait expirer un Esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins promt pour trancher une vie.
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NERON.

Narcisse, c'est assez, je reconnoy ce soin,
Et ne souhaitte pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoy pour Britannicus vostre haine affoiblie
Me défend . . . .

NERON.

Ouy, Narcisse, on nous reconcilie.

NARCISSE.

Je me garderay bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est veu tantost emprisonner.
Cette offense en son cœur sera long-temps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne revele,

Il sçaura que ma main luy devoit presenter
Un poison, que vostre ordre avoit fait apprêter.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-estre il fera ce que vous n'osez faire.

NERON.

On répond de son cœur, & je vaincray le mien.

NARCISSE.

Et l'Hymen de Junie en est-il le lien ?
Seigneur, luy faites-vous encor ce sacrifice ?

NERON.

C'est prendre trop de soin. Quoy qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmy mes Ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'étoit bien promis.
Elle a repris sur vous son souverain Empire.

NERON.

Quoy donc? Qu'a-t'elle dit? Et que voulez vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NERON.

De quoy ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment:
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste
On verroit succeder un silence modeste,
Que vous mesme à la Paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignast tout oublier.

NERON.

Mais, Narcisse, dy-moy, que veux-tu que je fasse?
Je n'ay que trop de pente à punir son audace.
Et si je m'en croyois ce triomphe indiscret
Seroit bien-tost suivy d'un éternel regret.

Mais

Mais de tout l'Univers quel ſera le langage ?
Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur
Me laiſſe pour tous noms celuy d'empoiſonneur?
Ils mettront ma vangeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous pretendu qu'ils ſe tairoient toûjours?
Eſt-ce à vous de preſter l'oreille à leurs diſcours?
De vos propres deſirs perdrez-vous la memoire ?
Et ſerez-vous le ſeul que vous n'oſerez croire ?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous ſont pas cõnus.
Non non, dans leurs diſcours ils ſont plus retenus.
Tant de precaution affoiblit voſtre regne.
Ils croiront en effet meriter qu'on les craigne.
Au joug depuis long-temps ils ſe ſont façonnez.
Ils adorent la main qui les tient enchaînez.
Vous les verrez toûjours ardens à vous complaire.
Leur promte ſervitude a fatigué Tibere.
Moy-même revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je receus de Claude avec la liberté,
J'ay cent fois dans le cours de ma gloire paſſée
Tenté leur patience, & ne l'ay point laſſée.
D'un empoiſonnement vous craignez la noirceur?
Faites perir le Frere, abandonnez la Sœur.
Rome ſur les Autels prodiguant les victimes,
Fuſſent-ils innocens, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunez
Ceux où jadis la Sœur & le Frere ſont nez.

NERON.

Narciſſe, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ay promis à Burrhus, il a falu me rendre.
Je ne veux point encore en luy manquant de foy
Donner à ſa vertu des armes contre moy.

J'oppose à ses raisons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit.
Son adroitte vertu ménage son credit.
Ou plustost ils n'ont tous qu'une même pensée,
Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée,
Vous seriez libre alors, Seigneur, & devant vous
Ces Maistres orgueilleux flêchiroient comme nous.
Quoy donc ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
Neron, s'ils en sont crus, *n'est point né pour l'Empire.*
Il ne dit, il ne fait, que ce qu'on luy prescrit,
Burrhus conduit son cœur, Seneque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singuliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner luy même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un theatre,
A reciter des chants, qu'il veut qu'on idolatre,
Tandis que des Soldats de momens en momens
Vont arracher pour luy les Applaudissemens.
Ah ne voulez vous pas les forcer à se taire?

NERON.

Vien, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.


OUY Madame, Neron (qui l'auroit pû penser ?)
Dans son Appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa Cour inviter la Jeunesse.
Il veut que d'un Festin la pompe & l'allegresse
Confirment à leurs yeux la foy de nos sermens,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.
Il éteint cét amour source de tant de haine,
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moy, quoy que banny du rang de mes Ayeux,
Quoy que de leur dépoüille il se pare à mes yeux,
Depuisqu'à mon amour cessant d'être contraire
Il semble me ceder la gloire de vous plaire,

Mon cœur, je l'avoüeray, luy pardonne en ſecret,
Et luy laiſſe le reſte avec moins de regret.
Quoy je ne ſeray plus ſeparé de vos charmes?
Quoy même en ce momēt je puis voir ſans allarmes
Ces yeux, que n'ont émus ny ſoûpirs, ny terreur,
Qui m'ont ſacrifié l'Empire & l'Empereur?
Ah Madame! Mais quoy? Quelle nouvelle crainte
Tient parmy mes transports voſtre joye en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos triſtes yeux
Avec de longs regards ſe tournent vers les Cieux?
Qu'eſt-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moy-même.
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Helas, ſi je vous aime!

BRITANNICUS.

Neron ne trouble plus noſtre felicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de ſa ſincerité?

BRITANNICUS.

Quoy vous le ſoupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Neron m'aimoit tantoſt, il juroit voſtre perte.
Il me fuit, il vous cherche. Un ſi grand changement
Peut-il eſtre, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cét ouvrage, Madame, eſt un coup d'Agrippine.
Elle a crû que ma perte entraînoit ſa ruine.

Grace aux preventions de ſon eſprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux tranſports qu'elle m'a fait paraiſtre.
Je m'en fie à Burrhus. J'en croy même ſon Maiſtre.
Je croy, qu'à mon exemple impuiſſant à trahir
Il hait à cœur ouvert, ou ceſſe de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de ſon cœur par le voſtre.
Sur des pas differens vous marchez l'un & l'autre,
Je ne connoy Neron & la Cour que d'un jour.
Mais (ſi je l'oſe dire,) helas! dans cette Cour
Combien tout ce qu'on dit eſt loin de ce qu'on pẽſe!
Que la bouche & le cœur ſont peu d'intelligence!
Avec combien de joye on y trahit ſa foy!
Quel ſéjour eſtranger & pour vous & pour moy!

BRITANNICUS.

Mais que ſon amitié ſoit veritable ou feinte,
Si vous craignez Neron, luy-même eſt-il sãs crainte?
Non non, il n'ira point par un lâche attentat
Soûlever contre-luy le Peuple & le Senat.
Que dis-je? Il reconnoiſt ſa derniere injuſtice.
Ses remords ont paru même aux yeux de Narciſſe.
Ah s'il vous avoit dit, ma Princeſſe, à quel point...

JUNIE.

Mais Narciſſe, Seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Luy me trahir? Hé quoy vous voulez dõc, Madame,
Qu'à d'éternels ſoupçons j'abandonne mon ame?
Seul de tous mes Amis Narciſſe m'eſt reſté.
L'a-t-on veu de mon Pere oublier la bonté?
S'eſt-il rendu, Madame, indigne de la mienne?
Neron de temps en temps ſouffre qu'il l'entretiẽne,
Je le ſçay. Mais il peut, ſans violer ſa foy,
Tenir lieu d'Interprete entre Neron & moy.

Et pourquoy voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que sçay-je ? Il y va, Seigneur, de vostre vie.
Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit seduit.
Je crains Neron. Je crains le mal-heur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moy prevenuë,
Je vous laisse à regret éloigner de ma veuë.
Helas ! Si cette paix, dont vous vous repaissez,
Couvroit contre vos jours quelques pieges dressez !
Si Neron irrité de nostre intelligence
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance !
S'il preparoit ses coups tandis que je vous vois !
Et si je vous parlois pour la derniere fois !
Ah Prince !

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! Ah ma chere Princesse !
Et pour moy jusques là vostre cœur s'interesse?
Quoy Madame, en un jour, où plein de sa grandeur
Neron croit éblouïr vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit & le revere,
Aux pompes de sa Cour preferer ma misere !
Quoy dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux
Refuser un Empire & pleurer à mes yeux !
Mais, Madame, arrestez ces pretieuses larmes;
Mon retour va bien-tost dissiper vos allarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long séjour.
Adieu, je vais le cœur tout plein de mon amour
Au milieu des transports d'une aveugle Jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.
On m'attend, Madame, il faut partir.
JUNIE.
Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.



SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

PRince, que tardez-vous? Partez en diligence.
Neron impatient se plaint de vostre absence.
La joye & le plaisir de tous les Conviez
Attend pour éclatter que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie,
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.
BRITANNICUS.
Allez, belle Junie, & d'un esprit content
Hastez-vous d'embrasser ma Sœur qui vous attend.
Dés que je le pourray je reviens sur ses traces,
Madame, & de vos soins j'iray vous rendre graces.



Par quels embrassemens il vient de m'arrester !
Ses bras dans nos Adieux ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté sur son front répanduë
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descenduë.
Il s'épanchoit en Fils, qui vient en liberté
Dans le sein de sa Mere oublier sa fierté.
Mais bien-tost reprenant un visage severe,
Tel que d'un Empereur qui consulte sa Mere,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut icy confesser à sa gloire.
Son cœur n'enferme point une malice noire,
Et nos seuls ennemis alterant sa bonté
Abusoient contre nous de sa facilité.
Mais enfin à son tour leur puissance decline.
Rome encore une fois va connoistre Agrippine.
Déja, de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit,
Passons chez Octavie, & donnons luy le reste
D'un jour autant heureux que je l'ay crû funeste.
Mais qu'est-ce que j'entens ? Quel tumulte confus ?
Que peut-on faire ?

JUNIE.

O Ciel ! sauvez Britannicus.



SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

BUrrhus, où courez-vous ? Arrestez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah mon Prince !

AGRIPPINE.

Il expire ?

BURRHUS.

Ou plustost il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.



SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS.

Je n'y pourray survivre,
Madame, il faut quitter la Cour & l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoy du sang de son Frere il n'a point eu d'horreur?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystere.
A peine l'Empereur a veu venir son Frere,
Il se leve, il l'embrasse, on se taist, & soudain
Cesar prend le premier une coupe à la main.
Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les premices,
Dit-il, *Dieux, que j'appelle à cette effusion,*
Venez favoriser nostre reünion.
Par les mesmes sermens Britannicus se lie,
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie.

Mais ſes levres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de ſi puiſſans efforts
Madame, la lumiere à ſes yeux eſt ravie,
Il tombe ſur ſon lit ſans chaleur & ſans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les eſprits.
La moitié s'épouvante, & ſort avec des cris.
Mais ceux qui de la Cour ont un plus long uſage
Sur les yeux de Ceſar compoſent leur viſage.
Cependant ſur ſon lit il demeure panché,
D'aucun eſtonnement il ne paroiſt touché.
Ce mal dont vous craignez, dit-il, *la violence*
A ſouvent ſans peril attaqué ſon enfance.
Narciſſe veut en vain affecter quelque ennuy,
Et ſa perfide joye éclate malgré luy.
Pour moy, dûſt l'Empereur punir ma hardieſſe,
D'une odieuſe Cour j'ay traverſé la preſſe,
Et j'allois accablé de cét Aſſaſſinat
Pleurer Britannicus, Ceſar & tout l'Eſtat.

AGRIPPINE.

Le voicy. Vous verrez ſi je ſuis ſa complice,
Demeurez.



SCENE VI.

NERON, AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS, NARCISSE.

NERON *à Junie.*

De vos pleurs j'approuve la juſtice.
Mais, Madame, évitez ce ſpectacle odieux.
Moy-meſme en fremiſſant j'en détourne les yeux.
Il eſt mort. Toſt ou tard il faut qu'on vous l'avoüe.
Ainſi de nos deſſeins la Fortune ſe joüe.

Quand nous nous rapprochons, le Ciel nous desunit.

JUNIE.

J'aimois Britannicus, Seigneur, je vous l'ay dit.
Si de quelque pitié ma misere est suivie,
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'estat où je suis.

NERON.

Belle Junie allez, moy-mesme je vous suis.
Je vais par tous les soins que la tendresse inspire
Vous.....



SCENE VII.

AGRIPPINE, NERON, BURRHUS, NARCISSE.

AGRIPPINE.

ARrestez Neron. J'ay deux mots à vous dire.
Britannicus est mort, je reconnoy les coups.
Je connoy l'Assassin.

NERON.

Et qui, Madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NERON.

Moy! Voilà les soupçons dont vous estes capable.
Il n'est point de mal-heurs dont je ne sois coupable.
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude mesme aura tranché les jours.
Son Fils vous estoit cher, sa mort peut vous cõfõdre,
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non non, Britannicus eſt mort empoiſonné.
Narciſſe a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NERON.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé Seigneur, ce ſoupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, Madame, eut des deſſeins ſecrets
Qui vous auroient couſté de plus juſtes regrets.
Il aſpiroit plus loin qu'à l'Hymen de Junie.
De vos propres bontez il vous auroit punie,
Madame, il vous trompoit, & ſon cœur offenſé
Pretendoit toſt ou tard rappeller le paſſé.
Soit donc que malgré vous le ſort vous ait ſervie;
Soit qu'inſtruit des complots qui menaſſoient ſa vie
Sur ma fidelité Ceſar s'en ſoit remis,
Laiſſez les pleurs, Madame, à vos ſeuls ennemis.
Qu'ils mettent ce mal-heur au rãg des plus ſiniſtres,
Mais vous....

AGRIPPINE.

Pourſuy, Neron, avec de tels Miniſtres.
Par des faits glorieux tu te vas ſignaler.
Pourſuy. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le ſang de ton Frere.
Je prevoy que tes coups viendront juſqu'à ta Mere.
Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bien-faits.
Mais je veux que ma mort te ſoit même inutile,
Ne crois pas qu'en mourant je te laiſſe tranquile.
Rome, ce Ciel, ce jour, que tu receus de moy,
Par tout, à tout moment, m'offriront devant toy.
Tes remors te ſuivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur s'irritant ſoy-meſme dans ſon cours
D'un ſãg toûjours nouveau marquera tous tes jours.

Mais j'espere qu'enfin le Ciel las de tes crimes
Ajoûtera ta perte à tant d'autres victimes,
Qu'apres t'estre couvert de leur sang & du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien,
Et ton nom paroistra dans la race future
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se presage de toy.
Adieu, tu peux sortir.

NERON.

Narcisse, suivez-moy.



SCENE VIII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

AH Ciel! de mes soupçons quelle étoit l'injustice!
Je condamnois Burrhus, pour écouter Narcisse.
Burrhus avez-vous veu quels regards furieux
Neron en me quittant m'a laissez pour Adieux.
C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arreste:
Le coup qu'on m'a predit va tomber sur ma teste.
Il vous accablera vous-mesme à vostre tour.

BURRHUS.

Ah Madame, pour moy j'ay vêcu trop d'un jour.
Plust au Ciel, que sa main heureusement cruelle
Eust fait sur moy l'essay de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat
Un gage trop certain des mal-heurs de l'Estat!
Son crime seul n'est pas ce qui me desespere;
Sa jalousie a pû l'armer contre son Frere.
Mais, s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Neron l'a veu mourir, sans changer de couleur.

Ses yeux indifferens ont déja la constance
D'un Tyran dans le crime endurcy dés l'enfance.
Qu'il acheve, Madame, & qu'il fasse perir
Un Ministre importun, qui ne le peut souffrir.
Helas! Loin de vouloir éviter sa colere
La plus soudaine mort me sera la plus chere.



SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

AH Madame! ah Seigneur! Courez vers l'Empereur;
Venez sauver Cesar de sa propre fureur.
Il se voit pour jamais separé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoy Junie elle-mesme a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler Cesar d'un eternel ennuy,
Madame, sans mourir elle est morte pour luy.
Vous sçavez de ces lieux comme elle s'est ravie;
Elle a feint de passer chez la triste Octavie.
Mais bien-tost elle a pris des chemins écartez,
Où mes yeux ont suivy ses pas precipitez.
Des portes du Palais elle sort éperduë.
D'abord elle a d'Auguste apperceu la statuë;
Et moüillant de ses pleurs le marbre de ses pieds
Que de ses bras pressans elle tenoit liez;
Prince, par ces genoux, dit-elle, *que j'embrasse*,
Protege en ce moment le reste de ta Race.
Rome dans ton Palais vient de voir immoler
Le seul de tes Neveux, qui te pust ressembler.
On veut apres sa mort que je luy sois parjure.
Mais pour luy conserver une foy toûjours pure,

Prince, je me dévoüe à ces Dieux immortels,
Dont ta vertu t'a fait partager les Autels.
Le Peuple cependant que ce ſpectacle eſtonne,
Vole de toutes parts, ſe preſſe, l'environne,
S'attendrit à ſes pleurs, & plaignant ſon ennuy
D'une commune voix la prend ſous ſon appuy.
Ils la meinent au Temple, où depuis tant d'années
Au culte des Autels nos Vierges deſtinées
Gardent fidellement le dépoſt pretieux
Du Feu toûjours ardant qui brûle pour nos Dieux.
Ceſar les voit partir ſans oſer les diſtraire.
Narciſſe plus hardy s'empreſſe pour luy plaire.
Il vole vers Junie, & ſans s'épouvanter
D'une profane main commence à l'arreſter.
De mille coups mortels ſon audace eſt punie.
Son infidelle ſang rejallit ſur Junie.
Ceſar de tant d'objets en meſme temps frappé
Le laiſſe entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit ſon ſilence farouche.
Le ſeul nom de Junie échappe de ſa bouche.
Il marche ſans deſſein, ſes yeux mal aſſurez
N'oſent lever au Ciel leurs regards égarez.
Et l'on craint, ſi la nuit jointe à la ſolitude
Vient de ſon deſeſpoir aigrir l'inquietude,
Si vous l'abandonnez plus long-temps ſans ſecours,
Que ſa douleur bien-toſt n'attente ſur ſes jours.
Le temps preſſe. Courez. Il ne faut qu'un caprice.
Il ſe perdroit, Madame.

AGRIPPINE.


Il ſe feroit juſtice.
Mais Burrhus, allons voir juſqu'où võt ſes trãſports.
Voyons quel changement produiront ſes remords,
S'il voudra deſormais ſuivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fuſt le dernier de ſes crimes!


FIN.













THÉATRE
DE J.
RACINE

5

BRITANN





